

Leslie Kaplan

**Mon Amérique
commence en Pologne**

**LESLIE
KAPLAN**

P.O.L

Extrait de la publication

Mon Amérique
commence en Pologne

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

L'EXCÈS-L'USINE

LE LIVRE DES CIELS

LE CRIMINEL

LE PONT DE BROOKLYN

L'ÉPREUVE DU PASSEUR

LE SILENCE DU DIABLE

LES MINES DE SEL

DEPUIS MAINTENANT, *Miss Nobody Knows*

LES PROSTITUÉES PHILOSOPHES, *Depuis maintenant, 2*

LE PSYCHANALYSTE, *Depuis maintenant, 3*

LES AMANTS DE MARIE, *Depuis maintenant, 4*

LES OUTILS

FEVER, *Depuis maintenant, 5*

TOUTE MA VIE J'AI ÉTÉ UNE FEMME

chez d'autres éditeurs

QUELLE VIE, La Forge

L'ENFER EST VERT, Inventaire/Invention

Leslie Kaplan

Mon Amérique
commence en Pologne

Depuis maintenant, 6

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-261-9

www.pol-editeur.fr

pour Naruna et Nadav

I

Mon Amérique commence en Pologne, où je ne suis jamais allée, elle est présente et absente comme dans la comptine que j'avais inventée enfant, *Be my ghost / Be my guest / Come to my America / Nobody knows but me*. Sois mon fantôme / Sois mon invité / Viens dans mon Amérique / Personne ne la connaît sauf moi.

Mes parents sont nés en Amérique, leurs propres parents étaient des immigrants juifs qui avaient quitté la Pologne au début du ^{xx}e siècle. Mon père est venu en Europe avec la Seconde Guerre mondiale, et resté, ma mère l'a rejoint en 1946 avec moi. Je suis née à Brooklyn, j'ai été élevée à Paris. Histoire, géographie, ce double déplacement, cet aller-retour rapide, sur deux générations : des faits tellement simples et tellement étranges à la fois que lorsque je dis, pour mes parents : « venus », je pense toujours : « revenus », dans cette Europe qu'ils ne connaissaient pas et que pourtant ils retrouvaient.

Qu'ils retrouvaient, mais Américains, sans doute, aucun doute. Américains. Et je nous vois, ma mère, mon frère et moi, assis dans le bus pour aller au *PX*, au *Post Exchange*, ma mère pouvait en profiter parce que mon père travaillait à l'ambassade. Expédition, toute une journée, bien loin en dehors de notre quartier de Montparnasse, et ce long bus jusqu'au pont de Neuilly, tout le temps de détailler, ensemble et chacun dans sa tête, ce qu'on allait trouver. On passait le pont et on arrivait dans un autre pays. Un grand hall, un hangar plutôt, deux étages, du préfabriqué, posé, incongru, sur les pavés vieillots et provinciaux du bord de Seine. Tout étalé, empilé, en vrac. Courses le matin, courses l'après-midi, et on déjeunait sur place, cantine américaine. Délice et délice. Plaisir des choses ordinaires, et que l'on pouvait se procurer seulement là, plaisir de vivre en même temps une deuxième vie, plus proche de la petite enfance, plus proche du corps, comme une doublure. Le lait français m'a toujours semblé de l'eau, pas riche, pas crémeux, pas vrai en somme, et les glaces françaises, comment dire, faibles, sans consistance. Mais les *ice-creams*, tellement épais, et *peach*, et *banana*. Le côté simple, élémentaire, nourriture pour enfants, ou alors on s'imagine dans un western, des hommes en train de manger près du feu, au milieu de la nature, tenir l'assiette dans sa main et boire dans des gobelets, geste vif de jeter le reste de café par terre en se levant. Conserves et pain blanc emballé en tranches, chewing-gum *of course*, céréales et chocolat, *Hershey bars*, est-ce que le chocolat *Hershey* était réellement meilleur que *Meunier* ou *Nestlé*? et surtout, « réellement » c'est quoi? la surface plate, élégante,

de la barre de chocolat, et d'ailleurs, dans *chocolate bar* il y a moins de lettres, c'est plus léger, plus fin, sûrement meilleur à cause de ça. Et des vêtements, des blue-jeans, et des savons, des produits ménagers. Les choses résonnaient avec les mots, *Tide*, c'est le savon en poudre, mais *tidy* en anglais c'est bien rangé, et *tide*, c'est la marée, la mer, l'océan, l'Amérique en somme, hygiène et propreté, bien se laver et bien manger, *vegetables and vitamin C, eat your greens*, il faut manger du vert. La positivité de l'Amérique des années 50. La nourriture allait dans le grand frigidaire, est-ce parce qu'avoir un grand frigidaire était si naturel que le mot garde-manger m'a toujours paru si français, si spécifique, contenant peut-être après tout l'autre langue, l'autre façon de vivre et de parler.

Mon père travaillait à l'ambassade américaine, la guerre, l'après-guerre, période de grande ébullition, il y avait toujours beaucoup de passage chez nous, des Américains, des Français, les gens allaient et venaient, discutaient, comment reconstruire, quel monde construire. Les Américains adoraient Paris, et l'arpentaient dans tous les sens. Un ami de mes parents, photographe, était d'une érudition incroyable, les rues de Paris, il n'y en avait peut-être pas une seule qu'il ne situait pas, et les cafés, tous les cafés, il les connaissait. Plus tard, adolescente, je faisais avec lui des concours de cafés, c'était devenu un petit rituel entre nous. J'essayais sans succès de le coller.

Le jeu : pas seulement localiser le café et savoir son nom, mais donner une caractéristique, un trait particulier qui le définirait, le ferait unique entre tous.

Les cafés de Montparnasse ou du Quartier latin. Discussions, impatience. Sentir les mots planer.

Le café au coin du quai de la Gare, juste en dessous du métro aérien, grand café, grandes vitres, lumière, la patronne un peu ridée et blonde, nostalgique.

À Ménilmontant, sur la place, en face du manège avec les chevaux de bois, couleurs, Ricard.

Place Denfert-Rochereau, prendre l'avenue René-Coty, petit café quelconque, fumée, saleté, mais vue imprenable sur la vieille ligne de Sceaux.

Rue Daguerre, au milieu, café avec vins.

Métro Edgar-Quinet, le nom, le *Liberté*, et la surface, joyeuse et rebondie, ouverte.

Repensant à ce jeu : il faut être étranger pour inventer ça.

L'Amérique, c'était l'été, les vacances, retourner voir la famille. Pour moi c'était ma grand-mère. Un personnage. Elle avance, l'image est au présent, pas grande, *stocky*, le mot trapu ne convient pas, trop masculin, mais un aspect rude, pas élégant, elle nous attendait sur le quai à New York avec mon oncle Ben, le frère de ma mère, quand nous descendions du bateau. Visage tendu, front barré, déjà inquiète : le bateau était-il bien arrivé ? est-ce que nous étions bien dessus ? Elle n'est jamais venue nous voir à Paris, et elle ne m'a jamais raconté son voyage à elle, autre bateau, autres conditions, mais j'imagine que c'était là, derrière, quand on arrivait, et aussi le mot Europe qu'elle prononçait *Urop* et qui était lourd d'appré-

hension, de questions. *What happened? How it happened? Why go back?* Qu'est-ce qui s'est passé? Comment ça s'est passé? Pourquoi retourner? Mais elle était là dans sa petite robe à fleurs, les boutons boutonnaient devant, mi-robe, mi-tablier. Ouvrière? non, mon grand-père avait un minuscule magasin de bijoux, petit commerce, vrais bijoux, Pourquoi tu vends si peu, avait demandé ma mère enfant, On vend peu de pièces mais chacune compte, avait répondu mon grand-père. Ma mère a toujours adoré les bijoux. Salomon réparait les montres, aussi, il avait appris le métier en arrivant à New York. Mais c'était un joueur, un séducteur, mince et beau garçon, les traits fins. La boutique, il s'en fichait un peu. Sur une photo on le voit assis les pieds sur une chaise, un trou apparent dans une semelle, un livre à la main. Il aimait surtout lire et jouer aux cartes avec les copains, laissant sa femme Anna inquiète. *Worry, worry, worry.* Tout ça on me l'a raconté, il est mort quand ma mère est venue en France. Les poumons. Ma mère et lui avaient partagé une tuberculose, un séjour à la montagne, montagne magique, *magic mountain*. On me l'a raconté, mais surtout, le souci, *worry*, et ma grand-mère c'était une seule et même chose. Drôle, et franchement emmerdante pour ça. Une héroïne d'histoires juives. C'était elle, la petite dame qui demande des renseignements au guichet de la gare, à quelle heure le prochain train pour Newark, l'employé lui donne, cinq minutes après elle revient, redemande, il lui donne à nouveau, cinq minutes plus tard, elle vient demander encore, il donne encore une fois, et encore

plusieurs fois, à la fin l'employé s'énerve, mais madame, ça fait dix fois que je vous donne ce renseignement, et elle, triomphante, l'index accusateur, Antisémité !

Ou encore dans un compartiment d'un train de nuit, tout le monde dort, la petite dame dans la couchette du bas gémit sans arrêt, Ah, qu'est-ce que j'ai soif, Ah, qu'est-ce que j'ai soif, le voisin du dessus qu'elle a réveillé descend laborieusement de sa couchette et va lui chercher un verre d'eau, elle le remercie et boit, il remonte, commence à se rendormir, et elle : Ah, qu'est-ce que j'avais soif, Ah, qu'est-ce que j'avais soif...

Ou encore, deux petites dames, là elles sont deux, se rencontrent, elles ne se sont pas vues depuis vingt ans, échange de nouvelles, l'une apprend que l'autre n'a pas d'enfants, elle s'exclame, épouvantée, Mais alors, si tu n'as pas d'enfants, comment tu fais, pour les soucis ?

Elle parlait yiddish, elle tenait à cette langue, elle avait été bundiste militante en Pologne, c'est-à-dire socialiste défendant la *yiddishkeit*, la culture yiddish, ma mère est allée à la *shule* et lui a toujours écrit en yiddish. Mais pas religieuse du tout, au contraire elle se targuait de ses idées avancées, féministes. Elle avait la théorie qu'un enfant de l'amour, c'est-à-dire conçu hors mariage, devait être plus beau qu'un enfant légitime de parents qui ne s'aiment pas. C'est mon père qui m'avait dit ça, devant elle, il rigolait et la regardait gentiment. Elle ne disait rien, je vois bien son visage mais je ne sais plus si elle souriait, qu'est-ce qu'elle pensait ?

Elle faisait rire mon père, c'est vrai, mais ma mère la supportait mal.

Ses parents avaient été des Juifs peu fortunés, lithuaniens, ils avaient vécu près de Varsovie, son père courait les routes et les mers, import-export, mais il n'avait pas beaucoup de biens, léger, un homme de l'air, un *luftmensch*.

À Paris je ne connaissais personne comme ça. Mes parents avaient un appartement de fonction, grand, boulevard du Montparnasse, et des revenus liés à la fois au dollar de l'époque et aux nécessités de représentation diplomatique, et à la maison il y a eu successivement Jeanne, Augusta, et Aline, et la belle Margot, pour aider ma mère. *Grandma* au contraire faisait tout elle-même, le *coleslaw*, le *borscht*, et *finish your pastrami sandwich*, finis ton sandwich au *pastrami*. Elle n'était pas comme les grands-mères de mes amies de classe, figées dans leurs robes noires et leurs dentelles, assises, silencieuses, tournées vers le passé et ce qui leur était dû. Anna, non. Active, affairée, agitée, anxieuse. Une forme bien particulière du *self-made man*, cette petite bonne femme, veuve trop tôt, qui avait laissé toute sa famille là-bas, dans le vieux pays, *di alte heyem*, sauf sa sœur plus jeune, Tania, qu'elle protégeait et martyrisait, jugement sur sa vie, ses hommes, « elle a hésité toute sa vie entre deux soupirants et finalement elle a choisi le mauvais ». Ronde et carrée, et petite, un peu enfant avec sa barrette sur le côté et ses cheveux courts, toujours bruns, elle n'a jamais eu les cheveux gris, elle aimait se plaindre sans

arrêt, de la vie, du prix des choses, de ma mère, si élégante mais si dépensière, et surtout si loin, elle me parlait et me promenait partout, très fière, j'étais la première petite-fille, *mamelé*, petite mère, *give me the hand*, donne-moi la main, le yiddish pour l'affection, l'anglais pour l'injonction, mais en anglais on dit *give me your hand*, donne-moi ta main, en parlant elle traduisait, elle faisait entendre une langue différente, syntaxe et prépositions, et un accent. Présence vivante de l'autre pays, trace, lien, rappel des amours perdus. Elle parlait toujours yiddish avec ma mère. *Give me the hand*.

Une aventurière, à sa façon.

Partir, découvrir, bouger, agir. C'est peut-être en pensant à elle que j'ai toujours imaginé le droit défini comme *pursuit of happiness*, la recherche du bonheur, inscrit dans la constitution américaine, comme une poursuite réelle, un mouvement.

Ses robes avaient un côté pratique, efficace, léger, en coton, quand je la voyais c'était l'été, fleurs, rayures ou *polka dots*, des petits pois, l'imprimé le plus simple, mais *polka*, c'est danser, quelque chose de très ordinaire et de très dansant en même temps, le pas cher étant un élément drôle, pas pesant, pas sanglé, sans principes? non, plutôt sans rigidité, et évoquant les *bargains*, les bonnes affaires, les soldes. Et aussi : un vêtement dans lequel on travaille, on peut travailler, et le travail est apparent, ne pas le cacher, le chantier reste visible, armature et structure. Pourquoi? ce n'est pas honteux, au contraire savoir comment une chose est faite est intéressant, vivant.

Le mélange des genres, des histoires, des accents, quelque chose de pas installé, pas bourgeois, pas petit-bourgeois non plus, peu de meubles, les possessions avaient un côté glissant, précaire, déménager souvent, un style de vie hors catégorie, hors code, image décalée de l'*American way of life*, elle s'endormait n'importe où, sur un lit comme sur le sofa, et l'argent, malgré l'inquiétude, n'était pas un but, le but d'ailleurs c'était quoi, toujours des questions, des interrogations, tout est possible, *the land of opportunities*, mais l'aventure peut tourner mal, comme son fils chéri, Benjamin, son premier-né, beau et sportif, chapeau feutre penché sur le côté, pardessus ajusté, allure de mauvais garçon comme dans un film de série B. Malgré le désir de ses parents il n'était jamais allé à l'université, s'était lancé dans les affaires, de plus en plus louches. Il a même été condamné, je ne sais pas si ma grand-mère l'a su. Les ambivalences de sa mère par rapport à l'assimilation, il les a transportées dans son mariage où il a traîné sans divorcer, il avait épousé une femme à l'opposé de sa mère, golf et respectabilité, et vouloir s'intégrer à tout prix à la société anglo-saxonne. Mépris d'Anna.

Elle regrettait peut-être Varsovie, ah Varsovie, ses lumières, sa culture, à son époque la Pologne faisait partie de l'Empire russe, elle m'a souvent dit qu'elle avait lu Tolstoï dans l'original. Nostalgie, certainement pas de l'empire tsariste, famine, antisémitisme meurtrier, pogroms, conscription, pas non plus d'une famille trop fermée, étouffée dans la religion... mais nostalgie...

Une fois je l'ai vue parler avec des Polonais qui venaient d'arriver, elle m'avait dit en riant qu'elle parlait mal le Polonais, mais elle était tellement, tellement contente.

Elle vivait à Lakewood dans le New Jersey et m'emmenait en car à New York, après-midi à Radio City, sur la Sixième avenue, écran immense, deux films et un show au milieu, plumes et claquettes. Toutes les deux assises au premier rang, fascinées. Elle n'applaudissait pas, parfois elle haussait les épaules, mais je savais qu'elle aimait le show autant que moi.

Ensuite un tour à *Macy's*, le grand magasin, achat de vêtements, elle m'habillait pour la rentrée scolaire en France où elle ne serait pas, moment ambigu. Mais avant de reprendre le car, halte à l'*automat*, le *self*, une grande salle éclairée au néon, très blanche, avec des murs de petits casiers en verre. Je prenais tout mon temps, consciente de l'abondance de l'offre et du caractère extraordinaire du lieu, il n'y avait rien de pareil en France, je mettais une pièce de cinq *cents*, a *nickel*, et le gâteau au chocolat ou le sandwich, repéré, sortait sur son petit plateau. Moment parfait.

Une vendeuse dans un grand magasin n'avait pas trouvé la taille de la chaussette qu'elle voulait. Elle était partie, furieuse, et dehors elle m'avait dit, c'était à la fois une certitude et un secret entre nous, et bien sûr une explication : *she was German*, elle était allemande.

Elle demandait sans vergogne dix fois son chemin, exactement comme dans l'histoire.

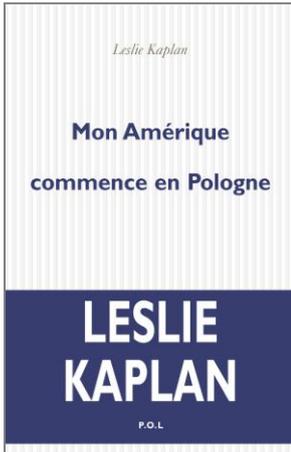
Non, elle ne m'a jamais raconté son voyage à elle, mais on pouvait l'imaginer, jeune mariée, jeune mère,

N° d'éditeur : 2073 – N° d'édition : 159010

N° d'imprimeur : XXXX

Dépôt légal : janvier 2009

Imprimé en France



Leslie Kaplan
**Mon Amérique
commence en Pologne**

Cette édition électronique du livre
Mon Amérique commence en Pologne de **LESLIE KAPLAN**
a été réalisée le 29 décembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2008
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782846822619)
Code Sodis : N46697 - ISBN : 9782818012291
Numéro d'édition : 169662